

TRAVERSER LES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

Felicia Mihali* interviewée par Maura Felice**

La journaliste, écrivaine et éditrice d'origine roumaine Felicia Mihali se penche sur sa vie et ses œuvres, où évoluent des personnages féminins à l'identité hybride qui voyagent entre la Roumanie et le Canada, entre plusieurs langues et plusieurs disciplines comme l'histoire et la politique.

A travel across geographical and literary borders

This interview to the journalist, author and editor Felicia Mihali explores her life, her novels, the hybrid identity of her feminine characters and her narrative spaces in balance between Romania and Canada, amidst languages, history and politics.

Atraversare le frontiere geografiche e letterarie

L'intervista alla giornalista, scrittrice ed editrice Felicia Mihali, ne percorre vita e opere, mettendo in evidenza i personaggi femminili, caratterizzati da identità ibrida, e gli spazi narrativi in equilibrio tra Romania e Canada, tra più lingue e più dimensioni, come quella storica e politica.

Qu'est-ce qui a motivé votre décision de quitter la Roumanie et de partir? En Roumanie, vous étiez une professionnelle, vous aviez étudié à l'université, vous étiez déjà une journaliste et une écrivaine affirmée à Bucarest...

Oui, j'avais aussi une famille ce qui rend plus difficile la décision de quitter les lieux d'origine. Ma décision de partir en fait est venue plus tard, dix ans après la chute du régime communiste qui nous tenait prisonniers à l'intérieur des frontières. En 1989, à la chute du mur de Berlin, j'appartenais à la génération de 23-26 ans, et la libération nous semblait une véritable manne céleste. On espérait que, tout à coup, tout allait être chez nous comme en Occident, et après avoir gaspillé notre enfance et notre jeunesse sous un régime totalitaire, on pourra vite rattraper le décalage. Dix ans plus tard, on s'est rendu compte

* Scrittrice, Montréal.

** Università di Udine.

que c'était un rêve impossible, à cause des vieilles structures bureaucratiques communistes et de la corruption, difficiles à déraciner, mais surtout à cause d'un manque de culture démocratique. Déçus aussi par les régimes politiques pseudo-démocratiques, nous avons vite compris qu'il n'y avait pas d'espoir pour notre génération, malgré la bonne éducation scientifique qu'on avait reçue pendant le régime. On s'est dit, si on ne peut pas sauver la nation, on va se sauver individuellement. Dans mon cas, j'avais déjà débuté comme auteure, en publiant trois livres qui avaient eu du succès. Ce succès me faisait cependant me demander si j'avais véritablement du talent où l'attention de la critique était due à ma célébrité comme journaliste. Si je restais, j'avais peur de m'arrêter à une formule gagnante, tomber dans le maniérisme, sans plus évoluer. Donc, ma décision de quitter la Roumanie est due premièrement à la déception face à l'état de la société et ensuite à mon défi personnel: je voulais essayer de publier mes livres ailleurs, écrire dans une autre langue et sur d'autres sujets. Parmi les quelques possibilités de partir que nous avions, je trouvais que l'Europe était assez fermée à nos égards. Les Roumains avaient acquis une mauvaise réputation à cause d'une immigration chaotique, tandis qu'au Canada n'arrivaient que les élites des pays. C'était le seul pays occidental qui nous offrait un exil confortable, basé en fait sur un système de sélection qui représente un véritable vol d'intelligence. J'ai choisi le Québec à cause du français, une langue que j'étudiais depuis mes dix ans.

Le départ comme besoin ressenti par une entière génération et comme défi personnel, à quel point l'émigration représentait un défi pour vous, comme écrivaine surtout?

J'avais déjà trente-trois ans, mais le projet d'émigrer ne me faisait pas peur, bien au contraire, il me semblait tout à fait réalisable. Tout d'abord parce que je parlais la langue du pays et cela facilite beaucoup l'intégration. J'osais même rêver de devenir écrivaine dans le nouveau pays. Je me disais alors «si après cinq ans je ne publie pas, je vais retourner en Roumanie pour continuer à écrire». Le Canada était le choix idéal pour publier en deux langues, le français et l'anglais, ce qui est assez unique. Le Québec a de plus un lien privilégié avec la France, grâce à son histoire, mais en même temps avec le monde anglophone à travers la traduction. Ce n'est peut-être pas un paradis, mais le Québec représente un modèle dans ce domaine.

Est-ce que vos études académiques au Québec ont favorisé votre accès à la production artistique et littéraire? Vous étiez inscrite à l'université dès le début?

Oui, après quatre mois je me suis inscrite à une maîtrise en littérature comparée, avec un mémoire sur les études postcoloniales. En Roumanie, j'avais obtenu

nu deux diplômes en études classiques avec le français comme langue de spécialisation et en études chinoises et néerlandaises. À l'Université de Montréal, je suis devenue familière avec des domaines et des thèmes qu'on ne pouvait pas étudier chez nous à l'époque. C'est ainsi que le sujet de mon mémoire est devenu le concept de l'identité hybride, 'in-between identity' ou 'identité à-trait-d'union'. Moi, personnellement, j'appartiens à cette catégorie de gens encore à moitié attachés à leur pays d'origine tout en essayant de se forger une nouvelle vie dans la terre d'accueil.

À propos de l'expression linguistique et créative de cette identité hybride, qu'est-ce que l'autotraduction a signifié pour vous, quelle a été votre approche?

Je pense que l'autotraduction représente un double mouvement qui réactive la mémoire et stimule la créativité. Elle est en même temps réécriture, apprentissage et innovation aussi.

Ces réflexions sont nourries de mon expérience personnelle après avoir déménagé au Québec ayant dans mes valises trois romans, écrits et publiés en roumain. Je me suis dite que ma première démarche de publication devrait passer d'abord par la traduction des livres qui avaient déjà fait leur marque et prouvé leur valeur. En toute bonne foi, j'ai commencé donc par lire celui qui avait eu le plus de succès en Roumanie, *Le Pays du fromage*, publié en 1999. Mais sa lecture en roumain, deux ans après sa publication, alors que j'habitais un quartier pauvre de Montréal, m'a causé un véritable désarroi. La mémoire des réalités qui étaient derrière ce texte m'ont rendue malade. Dans le contexte canadien aseptisé, mon passé, tel que décrit dans le livre, me faisait presque honte. La question qui me hantait était: qui va lire ce livre qui évoque la saleté d'une société moyenâgeuse, figée dans le temps? Cependant, au fur et à mesure que je traduisais le texte en français, processus qui a pris un an, je commençais à me détacher de la réalité physique du roman et à le lire comme l'histoire de quelqu'un d'autre. À la fin, lorsque j'ai pu lire cursivement le texte corrigé, la lecture m'a causé un vrai délice: ce n'était presque plus mon histoire, mais celle d'une femme qui se révélait d'une force inouïe. Je pense donc que l'autotraduction est comme un voyage d'adultes dans les lieux d'origine. On a l'occasion de visiter des endroits qu'on a aimés une fois, mais la nouvelle maturité nous donne la possibilité de saisir et critiquer leurs défauts.

Deuxièmement, l'autotraduction met un auteur dans un rapport privilégié avec les langues; celle de départ, qui est souvent la langue maternelle, et celle d'arrivée. L'autotraduction n'est pas un processus mécanique de reproduction fidèle des structures, elle est un processus d'apprentissage et de découverte. Je pense qu'à la base chaque auteur qui s'autotraduit garde dans sa tête le fait que cela va lui servir à l'écriture de nouveaux livres, ce qui était mon cas. Pour moi,

l'auto-translation était ma première grande leçon d'écriture en français. C'était la meilleure manière de retrouver quelque chose de mon ancienne identité littéraire dans un nouveau contexte, complètement différent. Comparativement au roumain, le français me semblait une langue très laborieuse et disciplinée. La traduction a été donc une leçon de francisation, lorsque j'ai appris à convertir des anciennes structures linguistiques dans d'autres nouvelles. Comme écrivaine en roumain mon style se caractérisait par une certaine simplicité et brièveté, par le manque d'un vocabulaire riche et laborieux, par l'usage d'un langage quotidien dépourvu de toute métaphore. Mon défi était d'y retrouver ce style dans une langue qui demandait tout le contraire.

Je pense que le fait de me retrouver au Québec, en marge de la métropole, m'a été d'un grand secours aussi. On vit dans un endroit où, heureusement, on peut prendre plus de libertés par rapport à la langue que la métropole française le permettrait. C'est aussi le cas en anglais, langue dans laquelle j'écris aussi à partir de 2007. Ce qui est bizarre est que la leçon de traduction créative en français m'avait servi en anglais aussi. Tout comme en français, je travaille dans la simplicité, avec un vocabulaire réduit, avec ce que je connaissais plutôt que d'aller fouiller dans le dictionnaire des formules sophistiquées. Au lieu de s'excuser pour ce qu'on ne sait pas faire, c'est mieux de rire de ce qu'on fait à notre manière. C'est la raison pour laquelle en anglais, la troisième langue de création pour moi, j'ai acquis une petite note humoristique, détachée, ironique, complètement absente du roumain ou du français. Qui aurait pensé que le processus d'autotraduction si péniblement débuté en 2000 allait aboutir à l'écriture dans une troisième langue?

Passons aux personnages féminins de vos romans, en particulier à la protagoniste du premier roman que vous venez de citer, Le Pays du fromage, ou à la mère et à la fille dans La bien-aimée de Kandahar, paru en 2016. Y a-t-il un rapport autobiographique avec eux?

Sans nécessairement faire une littérature autobiographique, je suis très influencée dans mes écrits par la réalité; comme journaliste j'étais très attentive aux détails de la vie quotidienne des gens. J'ai souvent volé d'ailleurs des détails de la biographie de ceux que je connais. L'héroïne sans nom du roman *Le Pays du fromage* me ressemble beaucoup, sans être complètement moi-même car je suis née dans un village comme celui décrit dans le livre. Sa déception correspond à celle d'une génération qui se voit doublement trahie par le système communiste et par les parents qui l'avaient accepté. La désolation, la pauvreté, les maisons décrépites autour du personnage parlent en fait de sa ruine personnelle. Cette femme porte sa peine jusqu'à la fin, là où on ne sait pas si elle va être sauvée, s'il y a de l'espoir, de la beauté, ou si elle va devenir ce que la société lui impose de devenir.

J'ai publié ce livre neuf mois avant de partir au Québec, un livre qui résume un pays en déroute, et cette vision a choqué un peu la critique littéraire. En 1990, on vivait encore dans le sillage du roman postmoderne, surtout ceux de Thomas Pynchon, mais je ne voulais pas fabuler ni parodier, mais revenir à la réalité, au bon vieux réalisme. Ma littérature voulait éveiller les consciences, car après cinquante ans de communisme on était amorphes. Il fallait avertir les lecteurs contre le danger de l'immobilisme, et *Le Pays du fromage* a eu ce rôle.

Dans le cas de La bien-aimée de Kandahar, les personnages d'Irina et de sa mère, comment vous les avez construits, même d'un point de vue formel?

En 2007, j'avais lu un fait divers dans un magazine national, *MacLean's*, donc Irina est à la base un personnage réel. Le roman, c'est l'histoire d'une fille d'origine roumaine, qui avait posé pour la couverture de cet hebdomadaire, et d'un soldat canadien posté en Afghanistan. Pour le personnage d'Irina, je l'ai comparée dès le début avec ma fille, arrivée elle aussi très jeune au Canada, et qui est restée profondément en amour avec la culture roumaine, peut-être parce qu'elle ne connaît que de bonnes choses sur ce pays. Elle continue de parler le roumain, elle s'identifie partiellement avec son pays d'origine, elle le visite souvent. De l'autre côté, elle a maintenant une sensibilité tout à fait canadienne, et une approche à la vie complètement américanisée. Des enfants comme elle, issus de la première génération d'immigrants, savent combiner parfaitement ces deux côtés. Si en moi il y a encore un certain conflit entre les deux moitiés de mon identité, elle les mélange aisément pour former un être fort, à l'aise dans la société, parfaitement trilingue et en harmonie avec l'héritage culturel de ses parents. Le personnage d'Irina incarne donc cette deuxième génération d'immigrants qui aiment profondément le Canada et, en même temps, ils sont conscients que derrière eux il y a un passé qu'ils s'approprient avec fierté. Le personnage de la mère, qui me ressemble et qui ressemble à la protagoniste du *Pays du fromage*, essaie elle aussi de se forger une nouvelle identité, mais elle reste encore enracinée dans le passé. En général, la plupart des femmes dans mes romans sont des femmes fortes, qui traversent les barrières, parfois de force, mais animées toujours par le besoin d'avancer, de connaître, de dépasser leurs limites. Je suis née dans un village, mais je ne suis pas restée là...

À propos de lieux et d'espaces, je pense à la cuisine dans Le Pays du fromage, et à d'autres lieux fermés comme les appartements dans La bien-aimée de Kandahar. Vos romans ne sont absolument pas urbains, Montréal reste dehors la fenêtre. Comment vos personnages bougent-ils entre les espaces fermés et ouverts? J'ai toujours été une grande voyageuse, j'ai fait le tour de l'Europe à vélo à 23 ans, je suis allée en Syrie, en Chine, toujours dans des endroits peu touristiques.

Le tourisme organisé, les vacances ne m'intéressent pas beaucoup, j'aime plutôt m'installer dans un endroit pour le connaître. J'ai vécu un an en Chine, deux ans dans le Grand Nord, mais, malgré tout, je suis personnellement quelqu'un de très 'domestique'. Après avoir vécu un peu ailleurs, j'ai besoin de retourner chez moi pour y rester calme de longues années, et abreuver mes racines. J'aime boire mon café au même endroit, m'asseoir à la même place sur le sofa pour lire, faire le ménage. La cuisine reste pour moi un espace privilégié; je fais souvent l'éloge de la bonne nourriture dans mes romans car la bouffe est très importante pour la santé mais aussi comme lien entre les membres de la famille ou de la communauté. Je vois les femmes qui cuisinent comme des 'déeses de la métamorphose'. La discipline, la propreté, le fait de bien nourrir la famille, les amis, ça fait partie de notre bien-être personnel.

Pour vos romans qui ont un fond historique, par exemple la Nouvelle-France, l'Afghanistan, l'histoire récente, lisez-vous des livres de fiction ou des documentaires, aimez-vous des auteurs en particulier?

Quantitativement, je lis énormément, j'aime avoir toujours à côté des piles de livres. Tous les genres m'intéressent et me nourrissent. J'essaie de m'intéresser à la littérature monde et ne pas me limiter uniquement à l'Europe ou à l'Amérique. En fait, le monde est beaucoup plus vaste, et il ne faut pas le négliger, culturellement parlant. Pour mes romans historiques, tel que *L'Enlèvement de Sabina*, je pars évidemment des modèles littéraires et culturelles qui m'ont influencée dans mes années de formation. Au-delà du modèle de base canonique, j'aime toujours innover, ajouter un autre niveau de connaissances. Je suis redevable à l'encyclopédisme dans le sens de la Renaissance. La littérature a ce côté de plus par rapport au cinéma, et ce plus on le trouve dans la bibliothèque.

Êtes-vous d'accord avec des catégories académiques et de théorie littéraire telles que l'écriture migrante, l'écriture des femmes pour définir votre littérature?

Par traditions, les universitaires travaillent avec des catégories car la littérature est comme une grande armoire à tiroirs. Je trouve que les étiquettes ne limitent pas la littérature, bien au contraire, elles servent à définir une œuvre, un auteur. Je m'identifie à la littérature des femmes. À mon avis, parler d'écriture des femmes fait avancer la cause des femmes, surtout des femmes écrivaines, qui n'ont pas toujours eu les mêmes privilèges que les hommes et ne les ont pas encore, même aujourd'hui. Il y a encore des femmes dans le monde qui ne peuvent pas publier ce qu'elles veulent, certaines n'ont même pas accès aux livres. En Occident, les femmes sont privilégiées et nous devons nous solidariser pour faire avancer la cause des femmes de partout. Même chose pour la littérature migrante. Je comprends que certains migrants ont peur de rester

enfermés dans cette catégorie, qui a pour eux le sens de citoyens de deuxième classe. Moi, en tant qu'écrivaine migrante, je n'ai pas cette perception de moi-même, et ces étiquettes de 'migrant.e', de 'littérature de l'altérité', ne me dérangent pas. Le migrant, c'est quelqu'un qui traverse les frontières, embrasse les identités sans aucun préjugé, mélange les cultures et les espaces géographiques. À l'extérieur des universités, le lecteur ne cherche qu'un bon livre. Mais à l'intérieur des amphithéâtres, le fait d'être placé dans un certain tiroir démontre en fait une certaine valeur. C'est ce qui nous permet de durer sur les rayons d'une bibliothèque. C'est ce travail qui nous fait exister. Le travail de la critique littéraire aide souvent les auteurs à mieux se comprendre, à mieux se définir, à évoluer.

L'une des caractéristiques de la vie littéraire à l'heure actuelle c'est la manière de fonctionnement individuelle des écrivains qui s'associent rarement entre eux pour partager des projets littéraires communs. Est-ce que vous ressentez le manque de mouvements, d'écoles littéraires?

Cela est devenu une crise depuis que les médias sociaux ont pris la relève. Tous les lancements sont présentement en ligne, donc les écrivains se déplacent moins, ils se rassemblent moins, ils échangent moins dans la vie. On ne peut plus avoir la nostalgie de la bohème parisienne, cela n'existe plus. La vie a changé, il faut prendre les bons côtés de cette révolution et ne pas se plaindre de la disparition d'un certain mode de vie qui ne privilégiait que quelques-uns. Si on vante les mérites des cafés littéraires, des réunions, des cénacles, combien de gens y avaient en fait accès? Personnellement, je n'ai jamais appartenu à la bohème, aux groupes littéraires. Moi j'ai toujours été en décalage par rapport aux autres. Quand je suis devenue étudiante, j'étais mariée, j'avais un enfant, un boulot. Souvent, les cafés, les restos, les discussions à n'en plus finir autour des mêmes choses me semblent parfois une perte de temps, je préfère rester chez moi, lire ou faire la cuisine.

Quels sont vos projets futurs? Vous venez de fonder une nouvelle maison d'édition qui a déjà publié quelques titres.

Éditions Hashtag vient d'être fondée en 2018. Dans le plan triennal on a inclus beaucoup de romans, beaucoup de traductions pour rendre accessible la littérature monde qui est moins visible au Canada, surtout celle qui provient de l'Europe de l'Est, Centrale ou l'Europe du Nord. Nous voulons travailler contre cette sorte d'oubli volontaire de ce qui n'est pas la France, l'Angleterre ou les États-Unis. D'un point de vue interne, on accueille la diversité de toute sorte: ethnique, d'âge, d'orientation sexuelle. Nous voulons entendre des voix originales, qui ne proviennent pas nécessairement du milieu académique ou

journalistique, ce qui est souvent la norme. Même un chauffeur de camion peut avoir une histoire intéressante à raconter. Un jour, Alain Robbe-Grillet, de passage à Montréal, a raconté son expérience de publication avec son roman *Les gommes* chez les Éditions Minuit, vendu dans les années '50 en 400 exemplaires seulement, dans toute la francophonie. Il disait qu'une maison d'édition doit publier des auteurs pour gagner sa vie, mais la mission d'un vrai éditeur est de publier des livres que personne ne lit. Sans aller à cet extrême, j'aimerais un jour publier des livres qui font la différence, au-delà des chiffres d'affaires.

Bibliographie citée

- Mihali, Felicia. *Țara Brînzei*. Bucarest: Image. 1999.
———. *Le Pays du fromage*. Montréal: XYZ. 2002.
———. *L'Enlèvement de Sabina*. Montréal: XYZ. 2011.
———. *The Darling of Kandahar*. Montréal: Linda Leith. 2012.
———. *La bien-aimée de Kandahar*. Montréal: Linda Leith. 2015.

Online Sources

- Hashtag Éditions: <http://www.editionshashtag.com/> (page consultée le 11 décembre 2018).
Mihali, Felicia. Home Page: <http://www.feliciamihali.com/www/home.html> (page consultée le 11 décembre 2018).